Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

9 | 1997

Émile Benveniste. Vingt ans après

Benveniste au risque de la philosophie

Dan Savatovsky

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1062>

DOI : 10.4000/linx.1062

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1997

Pagination : 247-257

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Dan Savatovsky, « Benveniste au risque de la philosophie », *Linx* [En ligne], 9 | 1997, mis en ligne le 25 juillet 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1062> ; DOI : 10.4000/linx.1062

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Benveniste au risque de la philosophie

Dan Savatovsky

Je consacrerai mon propos au passage des *Niveaux de l'analyse linguistique* [1964], où E.B. désigne le "modèle" de la relation par laquelle une unité sera reconnue comme distinctive à un niveau donné de l'analyse linguistique si elle peut être identifiée comme "partie intégrante" d'une unité de niveau supérieur [PLG I:125]. Le modèle de cette relation dite "intégrante" (ou "intégrative") -qui selon E.B. détermine le *sens* d'une unité- est, précise-t-il alors, celui de la *fonction propositionnelle*, telle que Russell l'a définie¹.

1.1. Ce bref commentaire aura pour objet de cerner l'occasion d'une rencontre, celle de E.B. et de la philosophie du langage. Dans le parcours des *PLG*, de telles occasions ne se réduisent certes pas à la tradition logiciste dont Russell, mais aussi Carnap et Quine, évoqués dans l'article de 1967 [PLG II:218], sont pour E.B. les représentants : on connaît son dialogue avec la phénoménologie. Et en se limitant au seul courant de la philosophie analytique, on sait aussi l'intérêt qu'il a montré pour l'école d'Oxford, Austin en particulier, dont il a commenté et en partie récusé la théorie du performatif [PLG I: 267 sq.].² Je ne m'y attarderai donc pas, sauf pour signaler que cet intérêt, et les analyses qu'il a suscitées, sont à la mesure de l'importance qu'a pris dans le travail de E.B. l'objet même de son commentaire : l'énonciation. Thème qui n'est pas étranger à ce qui m'occupe ici -j'y reviendrai.

Moins connue, la rencontre avec l'école de Cambridge –l'empirisme logique plus généralement– me semble pourtant digne d'intérêt dans la mesure où elle permet d'éclairer les analyses de E.B. regardant la prédication et, au delà, les formes sublogiques du langage ordinaire. On ne peut à cet égard la restreindre à un croisement de trajets distincts. Elle invite plutôt à se demander si E.B. n'a pas cheminé aux côtés de la philosophie et jusqu'où, sur

¹ E.B. revient ailleurs sur ce "modèle", en particulier en 1967 [PLG II : 227].

² Cf. D.Savatovsky, "le *Cogito* est-il un énoncé performatif", *Langages* n° 77, Larousse, 1985.

cette voie, il est allé. Certes les thèmes de la *prédication* et de la *fonction* paraissent se prêter singulièrement bien à une excursion de ce genre. Mais il en va de même du *sujet*, de la *forme* et du *sens*, notions éminemment linguistiques, dont E.B. affirme cependant – s'adressant ce jour-là, il est vrai, à des philosophes – qu'elles constituent un problème dont "l'énoncé semble convenir à un philosophe plutôt qu'à un linguiste" [PLG II : 215]. Une convenance de ce type tient-elle aux notions elles-mêmes, à l'exigence, de nature philosophique, de leur donner une définition préalable ? Préable à leur emploi, s'entend, lequel serait le fait du linguiste. Tient-elle plutôt à ce qu'il s'agit de la forme et du sens dans le *langage*, terme plus familier aux philosophes que celui de *langue* ? Toujours est-il, comme E.B. prend soin de le préciser, que c'est "en linguiste" qu'il parle (autrement dit pas en philosophe). En linguiste, mais pas "du point de vue des linguistes", pour la simple raison que sur ces problèmes-là, un tel point de vue n'existe pas.

Pareil *distinguo* me paraît signaler assez bien le style de pensée propre à E.B., s'agissant en particulier des rapports qu'entretiennent la linguistique et la philosophie. S'il était seulement question de résoudre des *problèmes* (*de linguistique générale*), l'analyse linguistique suffirait³. Mais avant de les résoudre, il convient de les savoir bien poser. De savoir constituer une difficulté ou une anomalie linguistique – ces "faits étranges" de la langue si souvent évoqués⁴ – en problèmes. C'est alors que le point de vue philosophique est le seul qu'on puisse – quoiqu'en linguiste – adopter. On objectera peut-être que si, sur ces problèmes-là, le point de vue linguistique n'existe pas, E.B. entend précisément le constituer. S'agissant de la *forme*, du *sens*, du *sujet* ou de la *fonction*, la difficulté me paraît pourtant ne pouvoir être contenue dans les limites d'une connaissance empirique des faits de langue. En la formulant dans les termes de cette épistémologie kantienne qui caractérise une certaine linguistique structurale depuis Saussure (au moins⁵) jusqu'à E.B., on verra plutôt dans ces idées les principes régulateurs de toute pensée du langage. Concourant à dessiner l'horizon sur le fond duquel la description des faits de langue va se déployer, elles tiennent de leur nature décidément amphibologique, de ne pouvoir faire l'objet d'une déduction ordinaire.

³ Les langues elles-mêmes, prises dans leur développement historique, "ont" leurs problèmes, dont il est utile de noter ici le point de convergence : "une réflexion un peu attentive sur la manière dont une langue, dont toute langue se construit, enseigne que chaque langue a un certain nombre de problèmes à résoudre, qui se ramènent tous à la question centrale de la "signification". [PLG I : 117].

⁴ Cf. par ex. PLG I : 152 ou *Noms d'agents et noms d'action en Indo-européen*, Maisonneuve, Paris, 1975 : 9.

⁵ On trouvera dans le proto-saussurianisme d'un Victor Henry l'exposé d'une telle épistémologie. Cf les *Antinomies linguistiques*, Paris, Alcan, 1896].

1.2. Or donc, une fonction propositionnelle est une expression notée $F(x)$ telle que pour une phrase donnée $F(a)$,

$$F(a) \equiv \exists x, F(x), x = a$$

Cette notation revient d'abord à déterminer la forme de la prédication, c'est à dire à résoudre l'ambiguïté fondamentale de la structure prédictive traditionnelle (*S est p*), qui est liée à la multiplicité des acceptions du verbe être. L'être de la prédication à proprement parler (la copule), l'être de l'identité, de l'existence, de l'inclusion dans une classe, forment autant d'acceptions concurrentes. Pareille polysémie, sur laquelle E.B. insiste pour son compte [PLG I: 187] requiert la démarche qui fonde l'approche logiciste : le réductionnisme. L'exigence d'enrégimenter tout langage dans des procédures de notation symbolique vise, entre autres, à réduire les polysémies de ce type, ainsi qu'à éliminer du langage ordinaire lacunes, déterminations contextuelles ou pragmatiques, bref à le réduire à ses plus simples expressions.

Si, quand on l'énonce dans les termes d'une analyse classique (non-nominaliste), prédiquer, c'est subsumer un individu sous un universel, la conception russellienne de la proposition fait alors de l'universel une fonction et de l'individu sa valeur. Ou pour le dire avec les mots de Frege, qui est véritablement à l'origine de cette conception : "L'essence d'une fonction $F(x)$ réside dans la partie de l'expression qui est au delà de " x ". L'expression d'une fonction demande à être complétée. Elle est "insaturée". La lettre " x " ne sert qu'à garder des places pour un signe numérique qu'on introduira afin de compléter l'expression"⁶

1.3. Rappelons brièvement la triple portée de cette conception. Elle est d'abord ontologique. Elle permet d'appliquer le vieux principe d'Occam, de restreindre le nombre des êtres que nous sommes amenés à assumer dans le langage. Quand j'affirme

Paul est resté dans sa chambre

et que cet énoncé équivaut à

Il y a un x qui est resté dans sa chambre
et x est identique à Paul

je limite mon univers de discours à tous les individus qui sont susceptibles d'être une valeur pour l'argument de la fonction. Comme le dira Quine dans une formule célèbre : être, c'est être la valeur d'une variable.

⁶ *Grundgesetze der Arithmetik* I, 1966 [1893-1903], Hildesheim, Olms : 5-6.

Dans ce premier état de la théorie, où déterminations formelle et sémantique se dégagent encore mal l'une de l'autre, nous pouvons néanmoins identifier le second trait comme étant de nature sémantique. Il est lié à un calcul de la valeur de vérité des énoncés. Certes dans ces tout débuts de la sémantique logique, il est requis des expressions du langage ordinaire qu'à l'instar des formules logico-mathématiques, elles soient de type assertif élémentaire, référentiellement transparent : qu'on en ait éliminé les opérateurs modaux ou d'attitudes propositionnelles, les contextes de citation etc. Non qu'alors le calcul ne soit possible en droit : la sémantique intensionnelle a montré depuis qu'il l'était. Mais on a affaire dans la logique des prédicats du premier ordre à un type de calcul conforme à deux des principes de la théorie Frege-Russell. Le principe de compositionnalité selon lequel on construit le sens (la valeur de vérité) d'une expression complexe pas à pas, en combinant le sens de ses expressions élémentaires. Ce qui suppose en particulier que l'on puisse quantifier à l'intérieur de chacun des atomes propositionnels – opération interdite dans le cas des expressions opaques. Le principe de substituabilité, d'autre part, en vertu duquel on concevra la proposition à la manière du Russell de 1919, comme une classe d'énoncés : la classe de tous les énoncés substituables entre eux *salva veritate*.

1.4. C'est au troisième aspect de la conception russellienne de la fonction propositionnelle que E.B. emprunte le modèle de la relation intégrante : sa dimension formelle. *Formelle* doit bien sûr être pris ici au sens logico-mathématique. Pour E.B., la fonction intégrative est rien moins que "formelle", si du moins l'on désigne par là, à la manière des linguistes, d'un côté ses propriétés distributionnelles au sein de son niveau propre, d'autre part sa capacité de se dissocier en unités de niveau inférieur, par laquelle précisément elle s'oppose au sens. Ce n'est qu'en tant que forme qu'une unité est segmentable et qu'on pourra décrire ses latitudes combinatoires ; mais elle ne peut alors être assignée comme l'argument d'une fonction.

D'un autre point de vue cependant les acceptions logique et linguistique de la forme ne sont pas si clairement opposables l'une à l'autre. On le sait, c'est d'abord en vertu de sa forme qu'une expression logique est réputée vraie, donc si elle s'inscrit dans une chaîne de déductions dont le mécanisme est fourni avec les axiomes. Mais ce principe général peut être accommodé à bien des sauces. Ainsi admettre parmi les axiomes une règle telle que le *Modus ponens* (comme Frege) ou ne pas l'admettre (comme Peano) n'est à cet égard nullement indifférent. L'admettre, c'est s'obliger à s'assurer de la vérité de chaque expression indépendamment de la vérité des implications logiques dans lesquelles elle se trouve prise. Seule condition pour que dans a , $(a \supset b)$, b , l'on puisse poser b par détachement, inférer b séparément de l'implication $(a \supset b)$. Il ne sera pas alors exigé que le sens de cette implication, sa valeur de vérité

soient effectivement calculés : nous ne quittons pas le domaine de la syntaxe pure, celui de la considération de la forme. Mais du moins faut-il qu'ils soient calculables afin d'opérer sur b sans égard à a et à $(a \supset b)$. La distinction sens/forme telle qu'elle dépend de cette règle apparaît donc relative au choix des axiomes.

2.1. Dans un premier temps l'idée qu'E.B. se fait d'une telle distinction dans l'ordre des langues naturelles est assez proche de celle qu'on peut s'en faire d'après les formalismes. La forme et le sens constituent moins des propriétés du fait linguistique que des propriétés de la théorie. Ils sont le produit de deux opérations symétriques qui permettent de parcourir la langue au moyen de l'analyse, à la rencontre soit du sens, soit de la forme selon qu'on se trouve dans l'ordre ascendant ou descendant : parcours discontinu dans les deux cas, procédant par sauts, d'un niveau à l'autre du système de la langue. Forme et sens sont des abstractions de linguistes permettant de rendre compte du double statut des unités. Non séparées l'une de l'autre dans le fait linguistique, sauf à ce que la théorie nous fournisse les principes qui permettent de les envisager indépendamment l'une de l'autre. Et parmi ces principes, la relation d'intégration, telle qu'on peut la décrire sur le modèle de la fonction propositionnelle.

Concevoir ainsi les rapports de la forme et du sens, faire donc du sens une certaine détermination de la forme, à condition du moins de ne pas prendre *forme* dans la signification restreinte d'*unité opposable*, permet, me semble-t-il, de rendre compte de l'étrange définition du sens que E.B. donne dans le même article : "le sens d'une unité est le fait qu'elle a un sens, qu'elle est signifiante" [PLG I : 127]. S'agirait-il d'une véritable "définition", qu'elle paraîtrait pour le moins circulaire (circularité n°1). Il faut bien sûr rappeler ce que E.B. dit ailleurs [1964] de ces notions premières de la linguistique : qu'elles ne requièrent pas d'être définies. Il le dit du sens, de la forme mais aussi de la fonction⁷. Ce n'est pas à ses yeux, conformément du reste à toute théorie classique de la définition, qu'une notion première soit indéfinissable par nature. Mais sa définition devra faire appel à celle de notions qui, tirées d'elle-même, la contiendront nécessairement (circularité n°2). Cette étrange formule est donc davantage qu'une définition. Elle a pour fin de discriminer un *il-y-a-du-sens* d'un *ce-qu'est-le-sens*. Un *quid* du sens d'un *quod* du sens. Et une fois cette discrimination opérée, elle réalise le rabattement du *quod* sur le *quid*.

Ce geste de rabattement, qui est rabattement du sens sur la forme, c'est cela que recouvre l'idée que E.B. se fait de la fonction. Mais alors, moins que dans l'acception réputée empruntée à Russell, *fonction* doit être entendue dans

⁷ Russell dit plus radicalement encore que la fonction propositionnelle n'est pas définissable. Cf. *Introduction à la philosophie mathématique* 1991 [1919], trad. fr. F.Rivenc, Payot, Paris : 297.

un sens proche de celui que lui donne l'algèbre classique : un opérateur qui permet d'effectuer le calcul sans avoir à manipuler des valeurs numériques (ici : des significations linguistiques), là où une telle manipulation se révèle impossible, comme dans l'analyse des courbes complexes. L'équivalent linguistique de cette restriction opératoire réside dans la manière si particulière par laquelle E.B. reconnaît dans la phrase, à côté d'une fonction cohésive, une fonction assertive, fonctions reposant toutes deux sur le verbe – ou du moins sur la "fonction verbale", qui garantit l'unité de la phrase, même en l'absence d'une forme verbale attestée : c'est le cas de la phrase nominale [PLG I : 154].

Or cette fonction assertive – le *cela est* implicite dans tout énoncé [*ibid.*] – est seulement postulée, jamais décrite, car elle supposerait alors d'être thématisée dans le cadre d'une théorie de la référence (de la *désignation*, dans la terminologie d'E.B.). Théorie bien trop coûteuse pour le structuralisme, qui exigerait de surcroît qu'E.B. s'explique sur les conditions d'accès à la "vérité" visée dans toute assertion, telles que les suppose la sémantique vérifonctionnelle. En deçà d'une théorie sémantique, mais au delà de la simple prise en compte aléatoire de tel ou tel sémantisme particulier, auquel les linguistes peuvent faire appel de loin en loin dans leurs descriptions de formes, E.B. adopte ce qui se révèle un *point de vue sémantique* sur la langue (variante du point de vue philosophique déjà noté). Point de vue suffisant pour assigner ce qu'il nomme le sens, en montrer le rôle structurant dans la dynamique du passage d'un niveau à l'autre de l'analyse, mais inapte à déterminer le rapport de la langue à l'univers du discours.

2.2. C'est bien avec cette valeur opératoire et formelle, restreinte mais efficace, en vertu de laquelle le fait même d'avoir un sens, sans qu'on ait à le dire (à le calculer), est une condition nécessaire et semble-t-il suffisante à ses yeux, de l'analyse, qu'E. B. utilise tout d'abord le "modèle" de la fonction. A l'appui de cette lecture, il convient de se reporter à la note de cette même page des *Niveaux*, à la citation d'un passage de l'*Introduction à la philosophie mathématique* dans lequel Russell définit la fonction propositionnelle. Citation qui recèle, selon qu'on voudra, un lapsus ou une réécriture – je pencherai plutôt pour la réécriture, et voici pourquoi. La traduction française dans laquelle E.B. cite ce passage, celle de Moreau, porte clairement "valeur" ; le texte original porte également "value"⁸. Or dans sa note, E.B. transcrit "sens" en lieu et place de "valeur"⁹.

⁸ "so long as x remains undetermined, it is neither true or false, but when a value is assigned to x , it becomes a true or false proposition" [B.Russell, *Introduction to Mathematical Philosophy*, 2^e éd. 1930 [1919], Allen & Unwin, Londres : 156]

⁹ "...tant que x reste indéterminé, elle n'est ni vrai ni fausse ; mais dès que l'on assigne un **sens** à x , elle devient une proposition vraie ou fausse." [PLG I :125].

Comment comprendre cette substitution ? On peut certes avancer que le terme de valeur étant déjà réservé pour désigner, du point de vue sémiologique, les formes de langue en tant qu'elles sont opposables – les "valeurs" de Saussure – c'est bien par celui de "sens", comme l'entend E.B., qu'il faudrait traduire ce que Russell nomme "value", ceci afin d'éviter toute confusion. D'autant que Russell comprend par valeur, on l'a dit, la "valeur de l'argument d'une fonction", qu'il introduit la vérifonctionnalité, qu'il désigne donc bien le fait sémantique (au sens logique du mot), ce *quod* du sens qu'il s'agit précisément pour E.B. de dissoudre dans son *quid*. Mais dans le même passage, un peu plus haut, E.B. n'hésite pas à garder le terme de "valeur" tel qu'il figure également dans la traduction de l'*Introduction* (dans le texte original du reste aussi)¹⁰. C'est donc que dans une certaine mesure *sens* et *valeur* sont interchangeables. Dans une certaine mesure seulement. Dans la mesure exacte où il ne s'agit pas de saturer la fonction propositionnelle, de la calculer, mais seulement d'en éprouver la puissance modélisante eu égard à la relation d'intégration¹¹.

2.3. A y regarder de plus près, les choses se révèlent plus complexes. Car cette puissance modélisante, dont E.B. affirme au début de son article, qu'elle tient sa légitimité de sa portée explicative générale, qu'elle s'applique à tous les niveaux de l'analyse, du phonème au morphème, du morphème au mot, du mot à la phrase, trouve en réalité une limite. On le voit au choix des exemples d'intégration présentés. "Ainsi /s/ a le statut de phonème parce qu'il fonctionne comme intégrant de /-al/ dans *salle*, de /-o/ dans *seau*, de /-ivil/ dans *civil*". [PLG I:125] Mais quand on passe au second exemple, celui de l'intégration du mot (signe) au niveau supérieur, ce n'est pas à la phrase qu'aboutit cette transposition, comme on pourrait s'y attendre, mais au groupe de mots : "/sal/ est un signe parce qu'il fonctionne comme intégrant de : -à *manger* ; -de *bain*..." [ibid.].

Certes, la considération des groupes de mots n'est pas illicite par elle-même. Un peu plus haut E.B. nous indique en effet qu'"avec des mots, puis avec des groupes de mots, nous formons des phrases". Mais il s'agit là d'un simple "constat empirique" : le constat d'après lequel la langue est stratifiée en niveaux, "dans une progression qui semble linéaire" [PLG I:124]. Il ne permet pas de comprendre comment s'opère le passage d'un niveau donné au niveau supérieur ni de quelle nature est le changement qui se produit alors. Dans un

¹⁰ "Une 'fonction propositionnelle' est une expression contenant un ou plusieurs constituants indéterminés, tels que, lorsque des **valeurs** leur sont assignées, l'expression devient une proposition" [ibid]

¹¹ "En sémiologie, ce que le signe signifie n'a pas à être défini. Pour qu'un signe existe, il faut et il suffit qu'il soit reçu et qu'il se relie d'une manière ou d'une autre à d'autres signes (...) Il n'est donc plus question de définir le sens, en tant que celui-ci relève de l'ordre sémiotique. Au plan du signifié, le critère est : cela signifie-t-il ou non ? Signifier, c'est avoir un sens, sans plus" [PLG II :222]

constat empirique, ce qui est envisagé, c'est un certain continuum de la langue – à la différence d'une *explication* qui devra rendre compte à la fois de la structure propre à chacun des niveaux – laquelle suppose qu'il y ait entre eux quelque discontinuité – et de l'unité de tout le système. Visée qui n'est pas propre à l'ordre ascendant. On la trouve aussi dans l'ordre de la décomposition – celle du signe en phonèmes par exemple. Laquelle peut se faire selon "l'analyse phonétique", qui porte sur l'unité à atteindre (le phonème) et s'opère sans médiation : elle procède alors également d'un constat ; ou selon "l'analyse sémiotique" qui requiert qu'on prenne en compte, de manière médiate, dans l'unité de départ (le signe), la "structure phonématique du signifiant" [PLG II :220], en particulier ses relations paradigmatiques [*ibid* :225] .

De même, pour que le passage au niveau supérieur réalise les vertus dynamiques de la relation intégrante, qu'il soit en effet révélateur (producteur ?) de sens et pas seulement d'une latitude combinatoire élargie, il doit porter sur des niveaux séparés par quelque différence de nature et pas uniquement de degré. On le voit bien du reste dans la page où nous est présenté le modèle de la fonction propositionnelle, "quand du mot nous passons à la phrase" : il n'est plus question alors des groupes de mots, sans pourtant qu'aucun exemple de ce "passage" à la phrase ne soit proposé.

3.1. Cette absence ne peut s'expliquer que si l'on aperçoit le caractère tout à fait singulier de la phrase parmi l'ensemble des niveaux linguistiques. En effet, "avec la phrase, une limite est franchie, nous entrons dans un nouveau domaine". Il convient certes de faire ici un sort à ce terme de *limite*. Mais la première question qui vient à l'esprit est bien sûr de savoir si le passage à ce cas singulier (à ce cas-limite ?) que constitue la phrase entraîne ou non le réaménagement du modèle de la fonction intégrative qui vient à peine d'être établi ; si la phrase échappe ou n'échappe pas en droit à la conception "formelle" que E.B. se fait du sens.

Deux remarques s'imposent. La première touche à la théorie d'origine du modèle de la fonction. Non seulement pour Russell la "phrase" est bien une instance qui permet d'exemplifier la fonction propositionnelle, mais elle est même la seule à pouvoir assurer ce rôle. Le chapitre XV de l'*Introduction...* exclut clairement du domaine des fonctions les expressions nominales, d'abord les plus simples, mais aussi les expressions définies, plus complexes, comme dans l'exemple "le théorème le plus difficile du traité de mathématiques de A..." [trad.1991 :296]. Il exclut *a fortiori*, on s'en doute, les unités infra-nominales, telles que les phonèmes, morphèmes ou traits distinctifs. Certes Russell n'utilise pas le terme de phrase, mais celui de proposition ("La fonction propositionnelle devient une proposition"). Que l'unité de langue porteuse de la prédication prenne des noms différents pour un logicien et pour un linguiste ne doit pas être un sujet d'étonnement. Après tout, c'est bien la valeur

d'importation d'un "modèle" logique en linguistique que E.B. met à l'épreuve. Ce changement de domaine se marque tout naturellement par un changement de dénomination. Ce qui est moins "naturel" en revanche, c'est que la transposition de ce modèle ne va pas de soi chez E.B. précisément au "niveau" (le seul même) pour lequel Frege et Russell l'avaient conçu.

La seconde remarque concerne le terme de *limite*, qui est utilisé à plusieurs reprises par E.B. à propos de la phrase. La phrase est dite former la "limite supérieure" de l'analyse en niveaux. Car si elle comporte des constituants qu'elle intègre (mais comment ?), elle ne peut à son tour s'intégrer, dans la mesure où ce qui serait le niveau ultime, le discours, n'est pas justiciable d'une analyse linguistique. Cette limitation, portée par une règle de clôture de l'analyse en niveaux, n'est pas étrangère à la première limitation de la phrase : celle qui rend sa capacité à faire "fonctionner" les signes qui l'intègrent une vertu opératoire vide, une fonction qu'aucun exemple d'argument ne vient saturer. Formons ici l'hypothèse selon laquelle cette double propriété limitative tient au "caractère distinctif entre tous" de la phrase : être un prédicat. Caractère qui laisse l'assignation de la phrase se passer d'une prise en compte de ses caractéristiques formelles – son émission entre deux pauses et les valeurs d'intonation finales – dont E.B. nous dit pourtant ailleurs [PLG I :154], qu'elles permettent à sa définition d'échapper à la circularité (circularité n°3).

3.2. Résumons. Appliqué à la phrase, "unité" pour laquelle il semble avoir été imaginé par excellence, le modèle de la fonction propositionnelle révèle les apories d'une conception strictement formelle du sens. D'autre part son examen mène à tracer ou retracer une série de cercles de pensée, sans doute propres à ces idées linguistiques qui marquent les bornes du domaine des observables de la langue, mais interdisent la constitution d'une syntaxe autonome (il semble n'y avoir pour E.B. que des "fonctions syntaxiques"), et *a fortiori*, d'une sémantique.

La lecture des *Niveaux* nous permet-elle d'aller plus avant ? Il faut ici se reporter, quelques pages plus bas, à ce que E.B. nous dit encore du sens -mais à nouveaux frais : qu'on peut le prendre "en une acception complètement différente" [PLG I :127], l'acception dans un premier temps écartée, selon laquelle on se demanderait *quel* est le sens. Or dans ce passage où réapparaissent les thèmes de la désignation, de l'univers d'objets visés par l'énoncé assertif, l'acception à laquelle s'oppose cette acception "complètement différente" du sens, n'est plus identifiée -ce qu'elle était précédemment- comme un produit de la relation intégrante, mais comme cette propriété, (qu'un élément de la langue) possède en tant que signifiant, de constituer une unité distinctive, délimitée par d'autres unités" [*ibid.*]. Que *sens* puisse équivaloir à *valeur* (donc à *forme*), nous avons vu dans quelle configuration cela se

rencontrait déjà : quand le sens et la forme étaient donnés pour des instances de l'analyse, des points de vue sur la langue que l'on pouvait prendre *en linguiste*. Pour autant la distinctivité des unités ne dépendaient pas au premier chef de leur délimitation par d'autres unités (de même niveau), mais bien de leur intégration à l'unité supérieure. Ici en revanche le linguiste n'est pas convoqué. Seul l'est le locuteur natif, qui pourra discriminer les unités qui ont un sens de celles qui n'en ont pas et porter sur le sens des jugements d'"acceptabilité" tels que Carnap les décrit [PLG II :218]. Corrélatrice d'une assimilation du sens à la forme dans le fait linguistique même, d'une réification du sens qui rend invalide la relation intégrante opérée par la fonction propositionnelle, la phrase semble laisser face à face le monde des êtres assertés d'un côté, le sujet de l'énonciation de l'autre.

3.3. Nous ne pouvons nous attarder sur le sujet de l'énonciation. Notons seulement que de l'aveu d'E.B., la seule véritable rupture qu'il opère avec le saussurisme tient à ce qu'il reconnaît à la langue, à côté de la sémiotique, une manière d'être sémantique dans la forme et dans le sens [PLG II, 224] Or ce mode d'être, qui révèle la langue "en emploi et en action" [*ibid.*], dépend de la capacité de communiquer, c'est à dire, pour une communauté de locuteurs, de désigner ensemble un univers de discours dans des situations de communication, sans qu'il soit fait allusion, dans ce passage, à un quelconque appareil formel de l'énonciation qui puisse organiser cette co-désignation.

Reste la fonction assertive. "Le prédicat est une propriété fondamentale de la phrase, ce n'est pas une unité de phrase. Il n'y a pas plusieurs variétés de prédication. Et rien ne serait changé à cette constatation si l'on remplaçait 'catégorème' par 'phrasème'. La phrase n'est pas une classe formelle qui aurait pour unités des 'phrasèmes' délimités et *opposables entre eux*. Les types de phrases qu'on pourrait distinguer se ramènent tous à un seul, la proposition prédicative, et il n'y a pas de phrase hors de la prédication". [PLG I :129]. Coupée par le haut et par le bas des autres niveaux de langue, la phrase se réduit à une forme logique. Et c'est bien à ce titre qu'elle ne peut relever de l'analyse linguistique. La double coupure qui l'instaure trace bien ses limites. Mais ces limitations externes nous renvoient à leur tour à la limite interne de la phrase, ou plutôt au passage à la limite qui la constitue. Opération par laquelle tous les types de phrase se réduisent à un seul : la proposition prédicative. Moins que comme un produit de la relation d'intégration, il conviendrait alors de penser la phrase comme une intégrale. Ou pour user d'une autre image, empruntée celle-là à l'*Analysis situs*, la structure prédicative peut être pensée comme le point géométral dans lequel se résout, au terme d'un procès d'involution, la multiplicité des figures phrastiques.

Dans une telle structure, le prédicat n'est pas une unité linguistique. C'est une propriété de la phrase. Il n'est donc pas identifiable à tel de ses

éléments, ou opposable, comme dans la conception traditionnelle des fonctions grammaticales, au sujet de la phrase. De façon similaire la prédication n'est concevable comme un acte consistant à adjoindre un prédicat à un sujet qu'en vertu des contraintes de la communication. Une fois ces contraintes pragmatiques neutralisées, nous n'avons plus que des prédicats qui occupent soit la position-sujet soit la position de ce qu'on nomme traditionnellement le prédicat – positions interchangeables. E.B. rejoint ici Frege pour lequel "la distinction sujet/prédicat ne fait pas partie de (la) théorie du jugement. (...) Dans le langage ordinaire, la place qu'occupe le sujet dans la succession des mots vaut comme place distinctive qu'on assigne à ce sur quoi nous voulons attirer spécialement l'attention de l'auditeur. Ceci afin, par exemple, de signaler une certaine relation entre le jugement en question et d'autres jugements ; on facilite de cette façon la saisie par l'auditeur du contexte tout entier. Toutes ces particularités du langage ordinaire ne sont que le résultat de l'interaction entre locuteur et auditeur -ainsi quand le locuteur prend en compte l'auditeur dans ses attentes et cherche à l'orienter sur la bonne voie, avant même que la phrase ait été complètement énoncée"¹².

Rapportée à celle d'E.B. une telle approche retient encore de la fonction propositionnelle, dégagée de son rôle dynamique, un rôle cohésif. Pensée comme une fonction, assimilée même à une fonction (verbale) qui confère à la phrase son unité fondamentale, précisément pour ne pas avoir à la penser comme une unité (linguistique). Rôle particulièrement visible dans la phrase nominale, mais qui peut être généralisé à toutes les phrases, puisque toutes se ramènent en dernière analyse à la même structure prédicative.

¹² G. Frege *Begriffsschrift, eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens*, repr. 1964 [1879], I. Angelelli ed., Darmstadt : §3.